



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

### MODES.

Après le taffetas d'Italie, dont la fraîcheur et l'élégante simplicité font le costume préféré par toutes les femmes distinguées, le barége uni prend son influence dans les toilettes d'aujourd'hui. — Le barége uni, lilas, vert de mer, bleu lapis, à hauts volants festonnés en soie plate, ou bordés de petits velours si étroits qu'on dirait une ganse de velours, fait de délicieuses robes accompagnées d'un cannezout ou fichu croisé en mousseline brodée, ou en tulle uni garni de dentelle. — Les manches courtes, avec demi-manches qu'on y ajoute à volonté, et qu'on remplace par des mitaines de filet blanc brodé au plumetis, ou en dentelle noire, ou en peau de Suède brodée en

soie noire, charmante fantaisie que nous voyons chez Mayer<sup>1</sup>.

Pour revenir à l'emploi des petits velours sur le barége uni, nous dirons que souvent on les emploie pour former des entre-deux de cinq à six rangs de velours entre les remplis plats qui forment aussi la garniture de ces robes. — On varie les nuances des velours, ce qui fait un très-joli effet. — Ainsi, sur une robe de barége gros bleu, six rangées de velours, commençant par la nuance la plus foncée du bleu, et finissant par la plus pâle. — Pour demi-deuil, nous avons vu cette disposition en noir sur barége gris. Le cannezout et les manches étaient en dentelle noire. — N'oublions pas une robe de barége uni, couleur scabieuse, forme redingote; depuis le haut

<sup>1</sup> Rue de la Pair, 26.



du corsage jusqu'au bas de la jupe, deux montants en petits velours scabieuse, formant des dessins arabesques, et s'élargissant en éventail sur la poitrine. Entre les deux montants du devant de la jupe, une rangée de petits boutons en émail brun moucheté or, ce qui *réveillait* très-gracieusement ce que cette robe avait d'un peu sombre. — Les manches un peu en pagode, c'est-à-dire plus larges du bas que du haut, laissaient voir le bras nu et la mitaine de dentelle. Autour du corsage, une petite dentelle très-légère, froncée au bord pour éviter de mettre une chemisette en dedans. — Cette toilette était ravissante, et peut servir de modèle à beaucoup d'autres du même genre.

Ainsi nous savons une jeune personne qui l'a imitée en organdie blanc et petits lacets de coton blanc au lieu de velours. C'était d'une charmante simplicité.

En lacet de soie jaune sur mousseline, ce serait très-élégant.

Toutes les robes de barége se portent sur dessous de taffetas blanc, ou de la même nuance que le barége.

— Les dessins turcs sur fond blanc sont à la mode pour mousseline de soie ou foulard. On les garnit de volants festonnés en soie plate dans la nuance la plus marquante du dessin. Ces robes décolletées et à corsage froncé sous une petite ceinture qui se cache sous un ruban roulé ou noué. Les manches courtes en entonnoir, terminées par un double feston, laissent voir la petite manche de dessous ordinairement bordée d'un entre-deux et d'une dentelle sur le corsage. Un fichu croisé en dentelle ou mousseline brodée complète une charmante toilette. — Les mitaines en filet sont de rigueur.

— Les fleurs que l'on emploie sur les chapeaux sont pour la plupart formées de deux touffes que rien ne lie. Chacune d'elles placée séparément des deux côtés du chapeau. Pour ce genre, on ne met aucun ruban. Les brides sont attachées sous la passe. — L'isolement même de ces bouquets impose qu'ils soient d'une grande finesse de fleurs. Ainsi, nous citerons celles toutes ravissantes de la maison Cartier<sup>1</sup>, si bien initié à toutes les nouveautés de la mode.

<sup>1</sup> Rue Louis-le-Grand, 32.

Nous avons vu chez lui les roses-thé, les ré-sédas, les branches d'althéa, d'épine double, d'acacia, les avoines vertes ou jaunes, les bouquets jardinières, les myosotis, les fleurs de pêcher et les *fleurs sauvages*, les plus jolis du monde, qui font de délicieux bouquets appelés aux modes les plus piquantes et les plus distinguées de nos grandes maisons.

— Les mantelets sont si nombreux cette année qu'on les aperçoit sous toutes formes et dans tous les tissus chez M<sup>me</sup> Payan<sup>1</sup>. Ceux en mousseline brodée à longs pans, qui se nouent par derrière, appelés à la Marie-Antoinette, sont ravissants pour jeune personne. Un autre mantelet, surnommé à la Raphaël, est aussi à longs pans pour se nouer par devant ou pour se serrer la taille et le nouer par derrière. Nous rappelons le mantelet Ninon, si coquet, si léger, si mignon, avec ses huit petits fal-balas superposés tout autour, et qui se fait en étoffe légère, semblable à la robe. Il y a encore des centaines de genres de pèlerines-mantelets.

— Parmi cette multitude de fantaisies, de pèlerines et de mantelets, le crêpe de Chine obtient une vogue non contestée. Les châles unis en beau cachemire ou barége uni, à longues franges, sont d'une simplicité de très-bon goût. — Ceux de grenadine ou mousseline, unis également, entourés d'une haute frange mousseuse, sont très-recherchés.

— Sur les robes de soie, les galons nuancés, les franges, les ornements guipures et résille, enfin tous les accessoires de la passementerie ont une prépondérance d'autant plus marquée cette année, que chacun vise à l'économie et la solidité de sa toilette. — Or, rien de plus durable, de plus facile à s'harmoniser avec les étoffes, que toutes ces passementeries ravissantes créées journellement par Sorré-Delisle<sup>2</sup>, qui pour répondre aux nécessités du moment, a multiplié ses travaux et diminué les prix de ses articles. Nous aurions grand nombre de nouveaux galons et franges à citer aujourd'hui; mais nous parlerons surtout de ses boutons de mille sortes diverses et d'un travail si varié, si charmant, que cela vaut

<sup>2</sup> Rue Vivienne, 15. — <sup>1</sup> Place de la Bourse, 31.



toute une fine broderie. — Les boutons *Isabelle*, les boutons *castillans*, les boutons *croix de Malte*, tous les boutons à la *Pompadour*, si bien assortis à tout genre d'étoffes, font le plus élégant complément de toutes toilettes parées ou négligées, et sont les ressources de nos plus célèbres couturières.

## CHRONIQUE.

PARIS A LONDRES.

Nos murailles ont enfin revêtu leur tapisserie de toutes les couleurs; les affiches bleues, jaunes, roses, vertes, rouges des théâtres ont repris leur place accoutumée, et annoncent chaque jour aux Parisiens les plaisirs de la soirée.

Tous les théâtres ont fait leur réouverture, et tous s'occupent de monter des ouvrages nouveaux pour la prochaine saison. On le sait, l'été à Paris n'a jamais été, en aucun état de choses, favorables aux entreprises dramatiques, et cette fois l'Assemblée nationale a été heureusement inspirée en leur votant un subside pour attendre la rentrée du monde parisien.

L'Opéra, privé de la plupart de ses premiers sujets, vit avec les chefs-d'œuvre de son ancien répertoire. Duprez est à Bruxelles, Carlotta est à Londres, Baroilhet quitte définitivement.... Il attend, il est vrai, Roger pour les premiers jours d'octobre.

Le Théâtre-Français monte une pièce de circonstance que l'on dit pleine de verve, de finesse et d'esprit : le *Vrai Club des Femmes*, par M. Méry.

Aux Champs-Élysées, le Château des Fleurs et le Jardin-d'Hiver se partagent la vogue.

Ces deux établissements ne rivalisent plus seulement de luxe et de confort pour les promeneurs, ils donnent des concerts qui réunissent nos meilleurs artistes; des ouvertures et des scènes à grand orchestre, avec des chœurs, et des premiers sujets d'opéra pour interprètes!

Le Château des Fleurs est en quelque sorte une nouvelle scène lyrique ouverte à nos jeunes compositeurs.

Le Cirque du carré Marigny est resté un autre rendez-vous du monde élégant.

Quant à l'Hippodrome, nous ne savons pas où s'arrêteront les prodigieux exercices qu'il invente chaque jour; tours de force, manœuvres, haute équitation, jamais l'art de dresser les chevaux n'a été poussé plus loin. L'Hippodrome, avec ses amphithéâtres immenses envahis par la foule, quand le soleil inonde de ses rayons les chars, les armures, les costumes des écuyers, et que l'orchestre éclate en brillantes fanfares, l'Hippodrome donne une idée de ce que devaient être les gigantesques spectacles de l'antiquité romaine.

Il y a peu de nouvelles littéraires par le temps qui court; le temps est passé où les feuilletons faisaient la fortune des grands journaux; où les lecteurs s'abordaient en se demandant des nouvelles des *Chourineurs* de M. Eugène Sue ou des *Mousquetaires* de M. Alexandre Dumas. Et le moyen aussi de se préoccuper de ces héros de romans quand chaque jour nous apporte quelques pages de ce grand drame qui s'appelle l'histoire?

Le véritable événement littéraire du moment a été la mort du plus grand écrivain de ce temps-ci.

Nous avons, nous aussi, payé notre dette à la mémoire de M. de Châteaubriand. Aujourd'hui, les journaux de la Bretagne nous donnent le récit de ces grandes et simples funérailles. Il y a dans le récit de cette solennité quelque chose de grave et d'antique tout à fait en harmonie avec le caractère chevaleresque et poétique du grand homme que vient de perdre la France. . . . .

Le corps était déjà transporté sous les voûtes de la cathédrale, édifice bien digne par sa beauté antique d'abriter, dans ce moment solennel, l'auteur du *Génie du Christianisme*. Les chants sacrés retentissaient entremêlés avec la musique militaire, dont les accents jetaient parmi les pompes religieuses un souvenir de la première profession de l'illustre Breton, et des grandeurs politiques auxquelles il fut associé. On n'a pas entendu sans une vive émotion cette musique traduire ensuite en accords moins guerriers l'air de la romance du foyer domestique, *Mon pays sera mes amours, toujours*. La vaste basilique suffisait à peine pour contenir le cortège officiel; la multitude encombrant sans agitation et sans désordre,



non seulement les places et les rues de la ville si resserrée dans ses formidables remparts, mais les rochers et les grèves au milieu desquels le cortège allait défilier pour gagner le sommet de cette masse de granit, de cette petite île du Grand-Bé vers laquelle tous les regards se dirigent depuis que l'on a dit : Châteaubriand est mort !

La scène aurait maintenant besoin du pinceau pour être reproduite. Le soleil, qui depuis s'est voilé sous d'épais nuages, brillait alors dans tout son éclat, et faisait resplendir les pittoresques beautés de cette plage, sans égale peut-être. . . . .

Chaque crête de rocher en était couronnée ; la pointe la plus escarpée portait un spectateur intrépide. Mais quelle variété dans ces costumes ! Il faut avoir visité la Bretagne pour savoir tout ce que le blanc tissu de lin peut emprunter de formes pour orner la tête d'une femme, et aussi tout ce que la tradition a de force chez nous pour perpétuer une mode. Il était aisé de voir que chaque village avait envoyé sa députation au grand convoi. Tous les *délégués* des deux sexes portaient leurs habits de fête.

La mer s'était retirée, elle se montrait à l'horizon calme et brillante, et retenait à distance cent légères barques sur lesquelles d'autres curieux s'entassaient.

Enfin, quelques coups de canon ont annoncé que l'office funèbre était achevé, et que le défilé du convoi allait commencer. Après une marche imposante au travers des rues, sa ligne immense allait se déployer depuis le château, près duquel il entrait sur les grèves, jusqu'à l'île du Grand-Bé, accessible à mer basse, c'est-à-dire sur l'étendue de deux kilomètres. Bientôt les armes brillèrent au soleil, et le roulement des tambours se fit entendre ; le cortège s'avavançait.....

A l'aspect de la croix, toutes les têtes étaient découvertes ou inclinées de respect. Plus de deux cents lévites chantaient les psaumes de l'office des morts ; à leur suite, le char funèbre attirait de loin les regards : sa structure simple, mais imposante, ses colonnes, ses crépines, son dôme décoré de velours noir et de franges d'argent, ombrageaient le cercueil, où, parmi les insignes, la cou-

ronne d'immortelles était cette fois un emblème plus vrai encore que poétique. Des chevaux noirs, tout caparaçonnés de crêpes noirs et empanachés de plumes blanches, traînaient le char.

Les parents du noble défunt paraissaient ensuite, et à leur tête M. Louis de Châteaubriand, qui fut comme le fils adoptif de l'ancien pair de France, et qui devait porter dignement son titre.

Une multitude de magistrats, d'officiers et de dignitaires de toute robe et de tout grade, ainsi que de notabilités littéraires et politiques, suivait le deuil.

Le char ne pouvait gravir jusqu'au sommet escarpé du Grand-Bé. Des marins qui avaient offert leurs bras ont enlevé le cercueil, et sont allés le déposer à la pointe qui fait face à la haute mer, là où le testament a marqué sa place. . . . .

La chronique des arts, comme celle des lettres, est bien pauvre aussi de nouvelles. Un très-grand nombre de nos artistes ont quitté Paris. Gavarni illustre avec son admirable crayon les scènes de la vie anglaise. Alfred Dedreux a aussi transporté son atelier à Londres. — Quant à Paris, on n'y parle pas plus d'art que si la peinture n'eût jamais existé. — L'Assemblée nationale s'est pourtant occupée de voter aussi des fonds d'*encouragement*. — On parle néanmoins d'un plan définitivement arrêté pour l'achèvement du Louvre, et qui serait, ajoute-t-on, sur le point d'être mis à exécution. Les auteurs de ce grand travail seraient MM. Visconti et Trélat fils.

A propos de Londres, voici une anecdote que nous trouvons dans les spirituelles *Nouvelles à la main* que publie chaque jour le *Corsaire* :

M. W....., petit-neveu de l'illustre épée britannique, se trouvait à Paris depuis quelques jours quand éclata l'insurrection de juin. M. W..... y mourait d'envie d'étudier d'après nature les barricades françaises, qu'il ne connaissait que d'après le journal l'*Illustrated London's news*. Ajoutons qu'il avait promis à son guerrier de grand-oncle de lui rapporter des détails précis sur cette invention française, si toutefois l'occasion se présentait. Or, le 23, notre curieux se rappelant qu'un de ses amis faisait partie





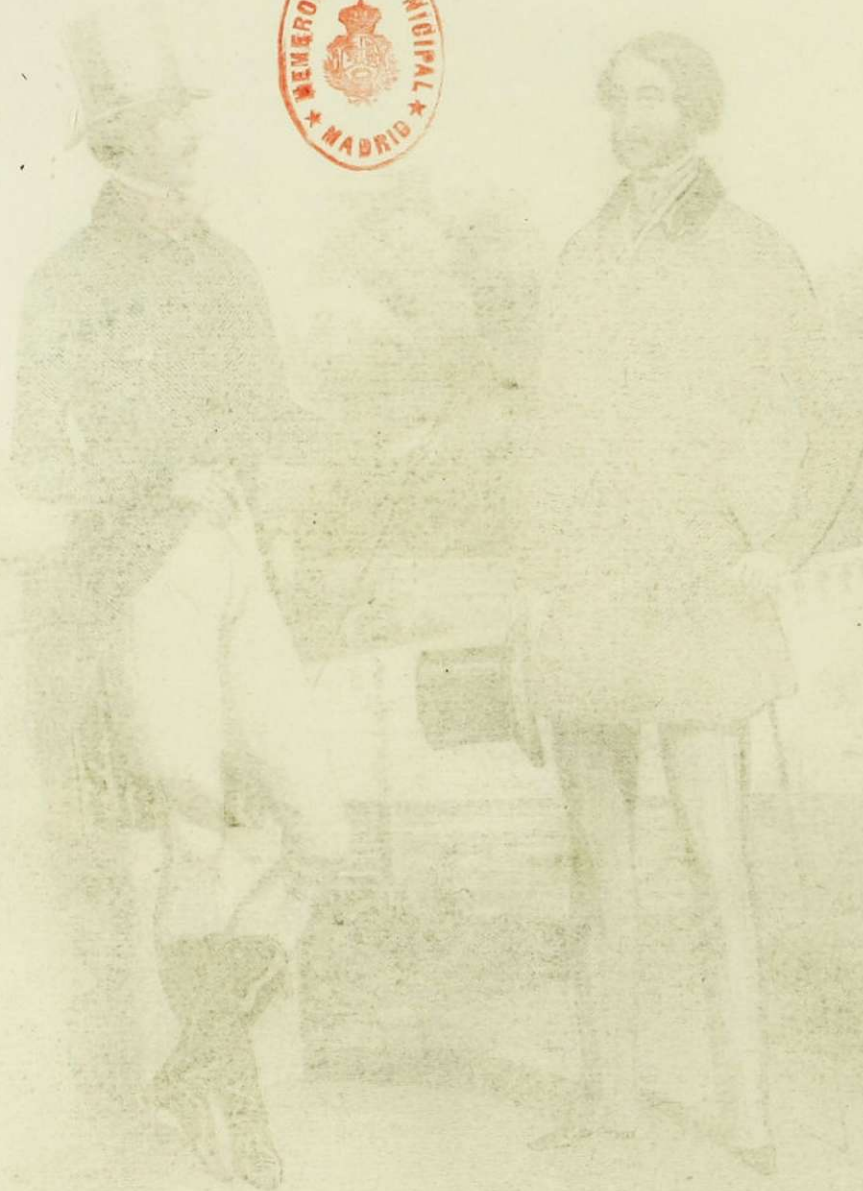
*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeau de M<sup>lle</sup> Dasse. Plumes Chagot. Robe mousseline brodée de M<sup>lle</sup> Poyan. Mantille  
 castillane de Violard. Umbrelle Védier. Gants Mayer. Parfums Gacelain.*

*Mess. S. & J. Fuller, 34, Rotherhithe St. Lond.*





Heute Sonntag des Juny





*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

*Boulevard des Italiens, 1.*

*Costumes des ateliers de Robt. r. S. Marc, 21. Chapeaux de Desprey l. des Italiens.  
 Gants et Cravates Mayer. Canne et Cravache Verdier.*

*Moss. S. & J. Fuller, 84, Rathbone Pl. Lond.*







de la 2<sup>e</sup> légion, il monte au domicile de ce dernier, se fait délivrer l'uniforme national et court rejoindre le détachement qui se dirigeait vers le faubourg Poissonnière.

Un instant après son départ, l'ami, ramené par le rappel, rentre pour mettre son uniforme.

— Votre tunique? répond la femme de ménage, elle est partie...

— Comment partie?

— Mais, oui, avec M. W.... dedans; il m'a dit qu'il répondrait votre nom pour vous.

Deux jours se passent... pas d'uniforme. Impatiente d'attendre, l'ami emprunte à son tour un fusil de chasse et se rend au poste de la mairie. A peine arrivé, il entend prononcer son nom, et apprend qu'il s'est battu onze heures de suite. Il s'informe alors avec sollicitude de sa santé, et apprend avec plaisir qu'il n'a pas même été blessé. Le lendemain, dans le premier journal qui lui tombe sous les yeux, il voit figurer son nom au premier rang des braves.

Enfin, rentrant à son domicile, il trouve nombre d'amis qui l'attendent pour le féliciter sur sa belle conduite.

On peut juger de son embarras; que dire? que faire? Il avait pris son parti cependant de laisser aller les choses, quand il apprend hier qu'il est proposé pour la croix d'honneur!

Acceptera-t-il?

Quant à M. W...., il est reparti pour Londres, enchanté d'apporter à son Achille d'oncle des renseignements circonstanciés sur la manière d'enlever une barricade.

Puisque nous voilà à parler de Londres, nous nous retrouvons en plein pays de connaissance. — Non-seulement nos acteurs, nos chanteurs, nos danseuses sont tous à Londres, mais voilà que nos plus spirituels feuilletonistes nous quittent aussi pour nous écrire les bulletins de cette saison de luxe et de plaisirs qui fait de Londres en ce moment la ville la plus brillante et la plus animée du monde.

— M. Fiorentino, à peine revenu d'Italie, est reparti pour l'Angleterre, et il a retrouvé là cette verve intarissable, ce tact exquis, cette élégance de style qui l'ont placé au premier rang parmi nos écrivains les plus charmants et nos critiques les plus judicieux.

Empruntons-lui donc quelques détails sur cette éblouissante et merveilleuse saison de Londres. . . . .

Fulham est un de ces cent villages qui entourent Londres, la grande ville enfumée, d'une couronne d'azur, de verdure et de fleurs. Là, sur les bords de la Tamise, à deux pas d'une petite église au clocher gothique, s'élève une villa délicieuse, un caprice de fée, un de ces jardins d'Armide et d'Alcine rêvés par l'Arioste et par le Tasse. Une immense avenue tapissée de drap rouge et abritée par un dais aux riantes couleurs menait au perron de marbre flanqué de quatre vases magnifiques et d'autant de statues, dues au ciseau des plus grands maîtres vivants. Des tentes, des kiosques et des théâtres en plein vent, étaient dressés dans le jardin. Un nombreux domestique à la livrée blanc et argent, des valets de pied et des valets de chambre mis comme des lords et gantés comme des dandies, allaient et venaient dans le château avec cet air de calme, cet empressement mesuré qui est le *lente festina* des Anglais. . . . .

Les jardins, les serres, les appartements, les couloirs, étaient littéralement encombrés de tout ce que Londres a de plus illustre, de plus riche et de plus puissant. J'ai vu lord Wellington se frayer à grand-peine un passage au travers d'un bataillon de duchesses, plus redoutable et plus serré que les bataillons de Waterloo. L'ambassadeur de Russie, ne pouvant plus tenir sur ses jambes, demandait comme une grâce au marquis de Douglas la moitié d'une marche pour s'asseoir ou plutôt s'étendre par terre. Les commissaires qui m'ont paru se donner le plus de mal pour faire de l'ordre avec du désordre au milieu de cette éblouissante cohue sont le duc de Beaufort, le marquis d'Abercorn, le vicomte Sydney, le vicomte Cantilupe, lord Elphinstone, M. Henry Greville et l'honorable William Cowper. . . . .

C'étaient les duchesses de Somerset, de Richmond, de Beaufort, de Buccleuch, d'Arthol, de Montrose, de Sutherland et d'Argyle; les marquises de Salisbury, d'Abercorn, de Waterford, de Drogheda, d'Exeter,



d'Ailesbury, de Clanricarde, de Breadalbane, de Blandford et de Douglas; les comtesses de Chesterfield, d'Essex, de Jersey, d'Eglinton, de Malmesbury; c'étaient la comtesse Grey, la comtesse Bruce, lady Seymour, lady Eddisbury, lady John Russel; les vicomtesses Sydney, Palmerston, Canning, Ebrington, Jocelyn, Ashley, et enfin la comtesse de Flahaut, la baronne de Brunnow et la baronne Lionel de Rothschild. . . . .

Des hourras frénétiques, dont l'air retentissait à un mille de distance, ont annoncé l'arrivée de la reine. On s'est précipité vers la porte du parc; les plus jeunes et les plus jolies femmes ont formé une double haie, et la musique de la garde (*royal horse guards*) a entonné le *God save the Queen*. Il pouvait être quatre heures et demie quand la reine est descendue de voiture, entourée de ses enfants, qui avaient l'air enchanté de la réception qu'on leur faisait. Sur le passage de Sa Majesté, les plus grandes dames du Royaume-Uni s'inclinaient avec respect et saluaient si bas, qu'elles paraissaient s'agenouiller.

La reine était enveloppée d'une longue mante de satin noir, qui laissait à peine apercevoir le bout d'une robe de crêpe blanc. Elle était coiffée d'une petite capote de satin blanc ornée d'un seul marabout. Rien de plus aérien, de plus frais, de plus charmant que la blanche parure des petites princesses. Le prince Albert était, comme tout le monde, en habit du matin.

Après le concert, il y a eu trois quadrilles sous la tente du jardin: un quadrille d'enfants, organisé par la comtesse d'Eglinton; un quadrille de bergères Louis XIV, arrangé par la comtesse de Flahaut, et un quadrille d'amazones, conduit par lady Eddisbury. Il s'était levé en ce moment un vent du nord à faire grelotter le matelot le plus aguerri, et la gondole du lord-maire, pavoisée aux armes de Londres, battue par la Tamise en courroux, menaçait de se briser contre la grille du jardin.

— Je n'ai pas de chance, me disait Robert Houdin d'un air triste; la reine devait venir me voir au théâtre de M. Mitchell, avant que cette malheureuse affaire du Théâtre-Historique nous eût brouillés avec

l'Angleterre. Aujourd'hui je viens ici, à la prière des dames patronesses, pour apporter, moi aussi, mon obole au lavage et au blanchissage des pauvres, qui en ont grand besoin. J'ai bien voulu dresser mon petit théâtre en plein vent, vu la circonstance, et voilà qu'à la fin de juillet il fait un temps à ne pas mettre dehors un bouledogue: il ne m'en arrive jamais d'autres!

— Eh bien! mon cher, il faut escamoter la bise, voilà tout.

Mais à notre grand étonnement, la reine et ses enfants, et toutes ces jeunes femmes au teint délicat, à la carnation suave, voilées à peine par leur robe de gaze, n'ont pas tardé à s'installer bravement devant le théâtre de Robert Houdin. Jamais l'illustre prestidigitateur n'a obtenu un succès plus complet. Son enfant, l'enfant que vous savez, le célèbre enfant de Robert Houdin, a dû céder la place au petit prince de Galles, qui a voulu tenir toutes les boîtes, les fioles, les plumeaux, les serins, et a servi de compère à l'escamoteur avec une gravité toute royale. La reine était enchantée; les petites princesses joignaient les mains d'un air de béatitude et de ravissement profonds. Le gros duc de Cambridge poussait des cris de surprise et se renversait dans des convulsions de fou rire.....

Dans une seconde lettre, le correspondant du *Constitutionnel* rend compte de la magnifique représentation des *Huguenots* qui a eu lieu jeudi à Covent-Garden. Les rôles étaient ainsi distribués: Raoul, Mario; — Marcel, Marini; — Saint-Bris, Tamburini; — de Nevers, Tassiafico; — Marguerite de Valois, M<sup>me</sup> Castellan; — Valentine, M<sup>me</sup> Viardot-Garcia; — Urbin, M<sup>lle</sup> Alboni.

Nous comprenons tous les enthousiasmes de M. Fiorentino, mais nous le trouvons un peu sévère pour notre opéra parisien, qui certes a eu jadis de plus beaux jours, mais qui cependant, sous certains points de vue, pour la mise en scène, les ballets, l'exécution de l'orchestre et souvent des chœurs, soutient encore dignement sa vieille réputation. . . . .

La reine et le prince Albert sont arrivés à Covent-Garden, à huit heures précises,



salués sur leur passage par des hourras formidables.

On leur avait préparé, pour la circonstance, une magnifique loge vis-à-vis de la scène. Cette vaste tribune circulaire était surmontée à l'extérieur par une gigantesque couronne de satin cerise et des flots de dentelles. L'intérieur était tendu de satin blanc, parsemé de bouquets de fleurs naturelles, et meublé avec un luxe oriental. Les deux jeunes directeurs, en habit de cour, l'épée au côté, le tricornes sous le bras, sont allés recevoir la reine, tenant de chaque main un candélabre à deux branches, et lui ont présenté le programme du spectacle et les noms des acteurs, imprimés sur moire et reliés en velours. C'est ainsi que le veut l'étiquette.

Dès que la reine a paru sur le devant de sa loge, tout le monde s'est levé dans la salle; la troupe entière, en costume, s'est avancée vers la rampe; le chef d'orchestre, debout et le front tourné vers la tribune royale, a donné le signal, et le *God save the Queen* a été entonné par trois mille voix au milieu d'applaudissements frénétiques. Rien ne saurait rendre un tel spectacle. C'est un ruissellement de lumières, de pierrieres, de dorures, une explosion d'enthousiasme qui vous éblouit et vous enivre.

La cour étant en deuil, la reine était vêtue d'une robe noire. Sur le front, en guise de couronne, elle n'avait qu'une guirlande de roses blanches dont chaque bouton était formé par un diamant d'une énorme valeur. Elle portait le cordon de la Jarretière et l'ordre de Saint-Georges, en diamants, éblouissants comme un soleil. Le prince Albert était en costume de feld-maréchal, décoré aussi de la Jarretière et de la plaque de Saint-Georges. Derrière la reine et le prince se tenaient les chambellans appuyés sur leurs longues baguettes, les aides de camp et les dames d'honneur, en deuil, parmi lesquelles se distinguait lady Douro, le plus délicieux profil que jamais peintre ait reproduit. Au pied de la loge, quatre hallebardiers, immobiles comme des statues, et habillés exactement comme au temps de Henri VIII, complétaient le tableau. Ces gardes, ainsi que les dames d'honneur et les chambellans, étaient

relevés d'heure en heure; il n'y a que la pauvre reine et le prince Albert qu'on ne relève jamais. . . . .

*Les Huguenots*, que j'ai vu jouer hier au soir, ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons. D'abord, un M. Maggioni a traduit la pièce de Scribe, l'arrangeant à sa fantaisie, sans tenir aucun compte ni de la prosodie, ni de la grammaire; et c'est le cas de répéter le mot : *traduttore, traditore*. On a mis les deux premiers actes en un seul, on a un peu coupé par-ci, un peu allongé par-là; en somme, c'est un ouvrage nouveau. Meyerbeer lui-même (en quels temps vivons-nous!) a trempé, dit-on, dans le pastiche. Il avait déjà, à Berlin, transposé le rôle du page pour un contralto; il a ajouté cette fois une cavatine assez médiocre que l'Alboni a fait valoir. Pour le coup, l'auteur des *Huguenots* ne pourra plus reprocher à Rossini son péché de *Robert Bruce*. . . . .

Ne venez donc plus nous demander maintenant, en contemplant parfois la solitude de nos théâtres, des bois et de nos promenades, ne venez donc plus nous demander où est Paris? Paris est de l'autre côté de la Manche. — Si on a pu dire : *Rome n'est plus Rome*, on pourrait avec bien plus de raison dire : Paris n'est plus Paris; tout Paris est à Londres.

## THÉÂTRES.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Tragaldabas*.

Un public d'élite assistait à la première représentation de *Tragaldabas*, et cette soirée a offert l'émoi et le tumulte de ces solennités dramatiques d'il y a quinze ans, alors que la littérature était partagée en deux camps. C'est que l'auteur de *Tragaldabas*, M. Vacquerie, est l'un des adeptes les plus hardis et les plus persévérants de l'école dont M. Victor Hugo était le chef.

*Tragaldabas* n'est ni une tragédie, ni un drame, ni une comédie. Cette œuvre étrange pourrait passer à la rigueur pour une comédie, si l'auteur, dans ses scrupules littéraires, ne l'avait intitulée *pièce bouffonne*.

C'est là un point important à constater;



la critique ne peut demander à M. Vacquerie autre chose que ce qu'il a promis. *Tragaldabas* ne doit donc pas être jugé d'après les règles ordinaires ; c'est une *fantaisie*, mot à la mode, employé pour désigner les excen- tricités, soit qu'elles se produisent à la Co- médie-Française, soit qu'elles s'épanouis- sent aux Funambules. La fantaisie, qui n'avait pas été prévue par Aristote, ne con- naît aucun frein. L'imagination de l'auteur y prend l'essor en toute liberté, sans qu'on ait à lui demander compte de ses écarts. Il suffit que la fantaisie soit spirituelle et amu- sante.

S'il est un genre qui échappe à l'analyse, c'est la fantaisie. Qu'il nous suffise d'in- diquer la donnée de cette grande farce.

Tragaldabas est une sorte de Falstaff, un résumé de vices comiques, et chez lui la poltronnerie domine. Il est joueur de pro- fession, et il éprouve une cruelle avanie à propos de certains dés qui amènent toujours le numéro douze.

Une sienne cousine, la signora Caprina, une vraie Célémène si elle appartenait à un monde différent, s'attache Tragaldabas, non comme secrétaire, mais comme mari ; Caprina n'épouse pas tout à fait Tragaldabas, mais elle veut qu'il passe pour son mari, et pour cette comédie elle lui donne logement, habits et une piastre par jour.

Caprina agit par système. Mariée, elle aura des adorateurs et choisira entre mille ; alors il lui suffira de dire à l'amant de son choix le mot de la comédie.

Voilà l'étoffe sur laquelle M. Vacquerie a brodé une foule de détails tour à tour gra- cieux, spirituels, extravagants, bizarres, burlesques, inattendus ; toujours pleins de gaieté et de folie. La poltronnerie de Tragaldabas a des péripéties vraiment fantas- ques.

Il a un duel avec un certain Griff, effréné spadassin. Et pourquoi ? A propos d'une dispute sur la manière d'accommoder le porc

aux choux. Un jeune seigneur, don Élysée se bat à la place de Tragaldabas, car, en amant délicat, il ne veut pas laisser tuer le mari de celle qu'il aime. Mais vient-il à dé- couvrir le mystère, il abandonne Tragaldabas, à qui son adversaire coupe une oreille. L'une des scènes les plus drôles de l'ou- vrage est celle où Tragaldabas vient de- mander à Caprina une augmentation de sa- laire. Il ne serait pas si exigeant s'il était en effet son mari. Tragaldabas explique fort plaisamment ses idées sur les maris trompés. Le tableau final, où Tragaldabas est vêtu de la peau d'un âne, couronne di- gnement cette bouffonnerie, où vous retrou- vez la verve burlesque de Scarron, la gri- mace comique de Callot, et parfois le trait de Molière, comme par exemple dans le rôle élégant de Caprina.

La pièce est encadrée dans une char- mante mise en scène ; elle est jouée avec une incontestable supériorité. M<sup>lle</sup> Clarisse Miroy a joué Caprina en grande coquette, avec la grâce d'une Célémène. Quant à Tra- galdabas, il n'y a que Frédéric-Lemaître au monde pour rendre au naturel les bouffonnes extravagances dont ce rôle offre l'ensemble le plus étonnant. Frédéric a fait de Tragaldabas une création magnifique.

Le drame de M. de Balzac, si palpitant d'intérêt et de situations vives, continue son brillant succès. Chaque soir, *la Marâtre* est jouée devant un public aussi nombreux que brillant. Au nombre des nouveautés mises à l'étude par le Théâtre-Historique, on parle d'une comédie de M. Alfred de Musset, dont la première représentation aurait lieu sa- medi prochain.

A ce Numéro sont jointes les planches 2367 et 2368.

**EAU** du D<sup>r</sup> BREMSEK, recommandée par les méde- cins les plus distingués. Seul remède efficace pour empêcher les cheveux de tomber, de blanchir ; nour- rit la racine, les fortifie et les conserve en état de jeu- nesse. SUCCÈS GARANTI. Rue Rambuteau, 57. (Aff.)

## LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.